



La dualite de la folie au XIXe siecle : le fou pathologique medical et le fou melancolique litteraire chez Charles Nodier

journal or publication title	年報・フランス研究 = Bulletin Annuel d'Etudes Francaises
number	53
page range	1-16
year	2019-12-25
URL	http://hdl.handle.net/10236/00028570

La « dualité » de la folie au XIX^e siècle : le fou pathologique médical et le fou mélancolique littéraire chez Charles Nodier

JITTANI Misaki

Introduction

Au XIX^e siècle, les écrivains tentent de faire du personnage fou le protagoniste de leur œuvre. Ils assimilent, comme Georges Gusdorf (1985) le souligne, la folie à une sphère « claire de la conscience » où l'on est susceptible de montrer « une humanité plus vraie que l'humanité quotidienne »⁽¹⁾, ou définissent le fou comme une personne ayant la « mission de révéler que le monde est absurde, tant qu'on l'observe par la lorgnette de la raison », ce que Virginie Tellier indique dans *L'X de la parole* (2017)⁽²⁾. Le fou devient capable de découvrir une vérité ou un monde élevé que les hommes raisonnables n'arrivent pas à percevoir. Ainsi, à la différence du XVIII^e siècle caractérisé par le « triomphe de la raison », au XIX^e siècle, de nombreux écrivains font l'« éloge de la folie »⁽³⁾.

Charles Nodier (1780-1844) passe pour « pionnier »⁽⁴⁾ en dotant le fou d'une supériorité spirituelle au début du XIX^e siècle avec son conte intitulé « Une Heure, ou la Vision » (1806)⁽⁵⁾. La critique a démontré qu'aux yeux de cet auteur le fou semble posséder l'« idée du génie » et le « rêve de la folie » est digne de la « rêverie des profondeurs »⁽⁶⁾. Le fou est, en somme, un « clairvoyan[t] »⁽⁷⁾.

Néanmoins, on relève moins que ce caractère supérieur aux hommes normaux du point de vue de la pensée, une autre particularité remarquable du fou d'« Une

Heure », à savoir son aspect pathologique, en adéquation avec celui de la figure du fou dans le domaine médical. Comment pouvons-nous comprendre cette « dualité » du fou? Ou bien, comment Nodier rend-il la folie poétique et littéraire? Le fil conducteur sera le tempérament mélancolique du fou de notre écrivain. Dans le discours médical, le délirant est souvent qualifié de violent et montré comme un homme en colère. En revanche, Nodier revêt son protagoniste fou d'une atmosphère mélancolique et aussi subtile. Dans cette optique, nous souhaitons démontrer le fait que Nodier transforme cet être maladif en figure poétique et littéraire. Cette analyse s'inscrira dans le courant actuel créé par plusieurs travaux parus récemment, tels que ceux de Tony James (1995), de Juan Rigoli (2001) ou encore *Paradigmes de l'âme* (2012)⁽⁸⁾, qui confrontent le discours médical et le discours littéraire du XIX^e siècle. En même temps, nous essayerons, en analysant « Une Heure » de Nodier, qui n'a pas encore été examinée dans la perspective médicale, d'approfondir la réflexion sur la particularité de la littérature d'alors éloignant le protagoniste fou du domaine médical.

1. Le fou violent dans la médecine et l'aspect pathologique du fou de Nodier

« Une Heure » raconte la rencontre entre le narrateur principal, « je », et un jeune homme fou qui n'est jamais nommé. Leur première rencontre a lieu à minuit dans le cimetière de la ruine d'un monastère de Paris. Le fou, profondément déchiré, raconte au narrateur la mort de sa bien-aimée Octavie, survenue deux ans auparavant, et la souffrance endurée depuis ce jour-là : une nuit, après la mort d'Octavie, le fou a entrevu sa vision au jardin du Luxembourg. Cette vision l'a alors pris dans ses bras et embrassé, avant de disparaître au moment où il ressentait une ivresse inoubliable. L'histoire de ce fou émeut irrésistiblement le cœur du narrateur. Quelques jours plus tard, ce dernier rend visite au fou hospitalisé à l'infirmerie de Bicêtre, un asile de

Paris. Celui-ci affirme avec certitude au narrateur qu'Octavie l'a invité là où elle est depuis sa mort et qu'elle l'y emmènera le lendemain en le tenant par la main. Le jour suivant, le narrateur rend à nouveau visite au fou et s'aperçoit qu'il n'est plus de ce monde.

Afin d'analyser l'aspect pathologique de ce fou, il faut restituer le contexte médical de cette époque-là. À la fin du XVIII^e siècle, lorsque la carrière d'écrivain de Nodier débute, les progrès de la médecine permettent peu à peu de comprendre et d'expliquer les manifestations de la folie, et les traitements gagnent par conséquent en efficacité. C'est la naissance de la « psychiatrie », et le médecin spécialisé en maladies mentales est appelé « aliéniste »⁽⁹⁾. Néanmoins, la folie est en effet encore une maladie obscure et complexe, et l'on considère que ses symptômes ne consistent pas uniquement dans le mental délirant du patient comme on le fait de nos jours. Certains médecins de l'époque soulignent, en effet, en définissant la folie, qu'elle se traduit par des phénomènes physiques tels « convulsions violentes » et « écume de la bouche » comme Samuel Auguste Tissot (1728-1797) l'affirme⁽¹⁰⁾. Le fou de Nodier avoue qu'« il y a des moments où [s]es yeux se troublent, où [s]es dents se joignent avec effort » et qu'« [il] sen[t] (. . .) un froid qui parcourt [s]es membres, un malaise inexplicable qui [le] tient à la gorge »⁽¹¹⁾. Cet extrait n'est pas sans rappeler des symptômes de la folie que les médecins de l'époque ont définis.

Par ailleurs, importante comme progrès dans les recherches médicales sur la folie, il faut remarquer une classification, une « nosographie », de la folie. Les aliénistes essaient de faire une nosologie à l'instar de ce qui se faisait pour la botanique et la zoologie⁽¹²⁾. Philippe Pinel (1745-1826), médecin représentatif du courant médical de l'amélioration du traitement des patients fous, a établi le classement des maladies mentales en s'appuyant sur les travaux de François Boissier de Lacroix de Sauvages (1706-1767) et de William Cullen (1710-1790), médecin et botaniste⁽¹³⁾. Pinel a réparti l'état de la folie en quatre classes : si le patient atteint la folie complète sur le plan de l'intelligence et du mental, on parle de « manie ». Il existe, de surcroît, deux



Fig. 1, Gravure d'Ambroise Tardieu dans Jean-Étienne Esquirol, *Des Maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, 2 vol., Paris, J.-B. Baillière, 1838, t. II.

manies : une première délirante et impétueuse, et une seconde moins délirante que la première, mais plus violente. En un mot, la manie, la folie donc, est une maladie violente et horrible. Dans *Des Maladies mentales* (1838) de Jean-Étienne Esquirol (1772-1840), disciple de Pinel, on peut trouver quelques illustrations représentant des patients aliénés, qui nous font horreur, hospitalisés dans un asile (fig.1)⁽¹⁴⁾.

Or, il est certes possible de considérer que le fou d'« Une Heure » est un homme violent, car il a « les cheveux hérissés »⁽¹⁵⁾ comme le patient délirant des gravures qui se trouvent dans *Des Maladies mentales*. C'est la raison pour laquelle le fou du conte passe pour un « malade » qui « excit[e] la répugnance et l'horreur »⁽¹⁶⁾. En outre, l'hôpital Bicêtre, dans lequel le personnage fou est hospitalisé, est un asile réel qui se trouve au sud de Paris⁽¹⁷⁾. Le fait que le narrateur trouve ce personnage à

Bicêtre nous amène à penser que celui-ci est un véritable malade.

Toutefois, Nodier nous laisse des indices qui montrent que son fou n'est pas quelqu'un de violent et d'horrible. On peut percevoir un aspect délicat et fragile dans cet extrait, récit du fou au narrateur : « ma poitrine se soulève, mes nerfs s'ébranlent comme les cordes d'une harpe »⁽¹⁸⁾. L'auteur associe ici les nerfs fragiles sujets à la souffrance avec l'image d'une « harpe » qui a des cordes fines et une sonorité délicate et délicate. Nodier éloigne de plus en plus le personnage fou de l'atmosphère pathologique pour le rapprocher d'une dimension littéraire, en associant son tempérament horrible à un tempérament mélancolique et lyrique.

2. La mélancolie poétique nodiérienne

Fait remarquable dans la médecine, l'état « mélancolique » est compris comme un état de folie selon le classement de Pinel : c'est une manie partielle ou temporaire⁽¹⁹⁾. La définition du XIX^e siècle fait de la « mélancolie » un état maladif : « espèce de rêverie ou *délire* sans fièvre, accompagnée de crainte et de chagrin sans raison apparente »⁽²⁰⁾. Le *Dictionnaire d'Académie* va jusqu'à dire que la mélancolie est un « terme de Médecine »⁽²¹⁾.

La notion de mélancolie chez Nodier se distingue de la mélancolie pathologique. Il sait certainement, comme pour la folie, que ce sentiment languissant est considéré médicalement comme un état pathologique depuis longtemps. En effet, l'écrivain a démontré, par exemple, dans *La Fée aux Miettes* (1832), sa connaissance de l'histoire médicale de la notion de folie, notamment lorsqu'il souligne qu'Hippocrate employait la mandragore en tant que médication pour la folie et pour les autres symptômes pathologiques tels que « les convulsions et la goutte »⁽²²⁾. Parmi ces symptômes pathologiques, Nodier n'oublie pas de citer la « mélancolie »⁽²³⁾. Toutefois, il essaie d'éloigner ce tempérament de son acception traditionnelle en tant que forme de folie et de lui donner une dimension poétique. Il avoue ainsi dans *Les*

Proscrits (1802), conte paru quatre ans avant « Une Heure », que la « mélancolie est plus tendre, plus confiante, plus communicative que le plaisir »⁽²⁴⁾. Dans ce conte, on peut rencontrer plusieurs exemples du même acabit : « une langueur délicieuse » ou encore « le caractère auguste de la mélancolie »⁽²⁵⁾. De plus, pour l'auteur, l'« affection pleine de charme et de tristesse ; délices et d'amertume, c'est la mélancolie »⁽²⁶⁾. Nodier aime ainsi allier la mélancolie à la poésie en accompagnant l'état dépressif d'un terme lyrique⁽²⁷⁾.

Comment Nodier crée-t-il alors une atmosphère mélancolique dans son œuvre ? Commençons par étudier ce passage des *Proscrits* : « j'appuyai ma tête sur mes mains, et je sentis rouler dans mes yeux une larme de douleur ; je les relevai vers le ciel, et elle devint une larme de reconnaissance »⁽²⁸⁾. À travers l'expression « j'appuyai ma tête sur mes mains », Nodier, jeune homme précoce et érudit, qui doit sans aucun doute connaître *Melancholia I* d'Albrecht Dürer (1471-1528) (fig. 2)⁽²⁹⁾, évoque la posture traditionnelle du mélancolique que l'on voit dans cette



Fig. 2, Albrecht Dürer, *Melancholia I*, 1514.

gravure avec la figure de la femme appuyée sur son bras. Cependant, le personnage des *Proscrits* ne porte pas son regard sur la terre, mais le tourne vers le « ciel ». En outre, les yeux pleins de « larme[s] » du personnage sont un autre signe de son tempérament mélancolique. Après avoir fixé son regard non sur la terre, mais sur le « ciel », les larmes douloureuses de ce dernier parviennent à atteindre un état de « reconnaissance », un état clairvoyant. Nous pouvons conclure de ces remarques que l'atmosphère mélancolique chez Nodier est rendue tangible par la pose du personnage, non pas par celle traditionnelle dürerienne, mais par celle de la figure aux yeux emplis de larmes, fixant le ciel. La mélancolie du fou d'« Une Heure » se traduit par ces deux marques.

Avant l'apparition du fou, Nodier, en créant une atmosphère mélancolique, annonce par avance le tempérament de ce personnage. Tout d'abord, pour rencontrer le fou, le narrateur traverse la ruine d'un monastère. L'impression donnée par cette ruine est celle de la tristesse : « ce couvent délabré offre un des plus *tristes* aspects », car « il ne reste de l'église que de grands pilastres isolés qui portent ça et là quelques débris d'une voûte détruite »⁽³⁰⁾. De surcroît, le lieu où le narrateur découvre le fou est la tombe qui se trouve au bout du monastère détruit ; la tombe est un endroit sur lequel la mélancolie gémit⁽³¹⁾. De plus, cette visite se passe au milieu de la nuit, à une heure du matin, comme le titre du conte l'indique. Dans les ténèbres profondes d'une heure, il y a un clair de lune qui « laisse tomber sa lumière à travers [l]es colonnes »⁽³²⁾ de la ruine solitaire. Or, Chateaubriand (1768-1848), qui a inspiré Nodier lors de la rédaction d'« Une Heure »⁽³³⁾, aussi crée une atmosphère saturnienne avec le motif de la lune ainsi que des ruines et des tombeaux : « tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités se couchait majestueusement à mes yeux sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux »⁽³⁴⁾. Néanmoins, on ne peut pas trouver, dans l'article « Mélancolie » du *Gradus français, ou Dictionnaire de la langue poétique*, qui recense des exemples

de textes littéraires contenant le mot « mélancolie », d'extrait qui associe cette notion avec le lexique des ruines, de la tombe et de la lune⁽³⁵⁾. Ainsi, on pourrait affirmer que les ruines, la tombe et le clair de lune sont une des marques particulières de la mélancolie de Chateaubriand et de notre auteur.

Nodier éloigne enfin clairement le fou d'« Une Heure » des patients délirants violents en lui attribuant ces éléments qui permettent de créer une atmosphère mélancolique, à savoir les yeux fixés sur le ciel et les larmes. Lors de la scène de la rencontre entre le fou et le narrateur, ce dernier décrit ainsi des attitudes qui traduisent bien la mélancolie du fou :

Il était assis, les yeux fixés sur un certain point du ciel. (...) À voir sa bouche béante, son col tendu, ses bras roidis et toute son attitude attentive, on pouvait penser qu'il se livrait à une grave contemplation. Mais un sanglot lui échappa, et je présimai qu'il n'avait pas vu ce qu'il paraissait chercher.⁽³⁶⁾

Après avoir aperçu les larmes de ce fou dont les yeux fixent le ciel, le narrateur le reconnaît pour un « jeune homme » qui « n'[a] pas vu ce qu'il para[ît]chercher ». Recourir à ces indices qui traduisent le tempérament mélancolique nous permet ainsi de reconnaître que le fou de ce conte, loin d'être un homme ayant une « maladie [qui] excit[e] la répugnance et l'horreur », est un homme atrabilaire accompagnant une atmosphère lyrique. Nous souhaitons alors dévoiler, dans le prochain chapitre, la raison pour laquelle ce fou est mélancolique et étudier l'idée selon laquelle cet homme devient capable d'accéder à une sphère plus élevée que de la terre.

3. Le fou mélancolique et son aspiration vers l'inconnu

Intéressons-nous donc maintenant à cette remarque du narrateur que nous avons vue plus haut : « (...) un sanglot échappa [au fou], et je présimai qu'il n'avait pas vu ce qu'il paraissait chercher »⁽³⁷⁾. Que signifie « ce que [le fou] para[ît]

chercher »? On pense alors à sa bien-aimée morte, Octavie. De fait, au début du récit, le fou attend que cette dernière « vienne » le voir sur la terre et il déplore le fait qu'« elle ne *viendra* pas cette nuit »⁽³⁸⁾. Toutefois, à la fin du conte, après l'apparition de la vision d'Octavie dans le jardin du Luxembourg, il décide finalement d'« aller » lui-même à l'endroit vers lequel l'âme de son amoureuse s'est envolée, en manifestant ainsi : « je ne sais pourquoi elle ne *vient* plus ; mais si elle ne *vient* pas, j'*irai*. / Je crois que j'*irai*(. . .) »⁽³⁹⁾. L'opposition entre les deux verbes, « venir » et « aller » est un fil conducteur, car elle révèle que ce que le fou cherche n'est plus leurs retrouvailles sur terre, mais plutôt l'envolée vers une sphère céleste. Alors, qu'est-ce qu'est ce monde céleste, en d'autres mots, qu'est-ce que signifie chercher l'envolée vers ce monde? Mettre l'accent sur le verbe « chercher » de la pensée du narrateur (« je présumai qu'il n'avait pas vu ce qu'il paraissait *chercher* ») nous permet de découvrir la réponse. C'est Gleize qui nous donne la clef⁽⁴⁰⁾.

Dans *Les Nuits élyséennes* (1800), Gleize précise ainsi : « (. . .) le monde n'est point seulement ce qu'il nous paraît ; quelque chose de divin est caché encore sous ses surfaces ; et c'est cette pâture exquise que *cherche* partout l'[â]me avide (. . .) »⁽⁴¹⁾. Le verbe « chercher » ainsi correspond ici bien au monde caché à savoir le monde divin. Il faut remarquer par ailleurs l'adjectif « avide » s'accolant à l'âme qui « cherche » ce monde divin. Dans *Réveries sur la nature primitive de l'homme* (1797) de Senancour, l'avidité est la marque de la folie sacrée⁽⁴²⁾. Senancour indique que c'est le fou qui est le plus à même de dévoiler et saisir les choses les plus essentielles de l'univers⁽⁴³⁾. Cet écrivain a qualifié la folie d'une « *avidité* des extrêmes »⁽⁴⁴⁾ et le fou d'« esp[è]ce toujours *avide* »⁽⁴⁵⁾.

Nous pouvons découvrir chez le fou d'« Une Heure » cette « âme avide » qui « cherche » un autre monde. Car lorsqu'il fixe le ciel, il prend cette « attitude attentive », la « bouche béante », le « col tendu » et les « bras raidis »⁽⁴⁶⁾, qui semble traduire l'avidité de son âme débordant de son corps. Nous pouvons donc

supposer que ce désir d'envolée vers ce monde est en fait le désir de découvrir un endroit caché et divin. Si nous soulignons surtout que notre fou mélancolique d'« Une Heure » tourne ses regards vers le ciel, nous pouvons corroborer que le monde qu'il cherche est divin. Or, le fou divin de Platon, qui nomme la folie « *furor* » ou « *mania* », fixe le ciel :

Détaché des soins et des inquiétudes des hommes, uniquement attachés aux choses divines, la multitude invite [l'homme inspiré] à être plus sage ou le traite d'insensé ; elle ne voit pas qu'il est inspiré. L'homme en apercevant la beauté sur la terre, se ressouvient de la beauté véritable, prend des ailes et brûle de s'envoler vers elle ; mais dans son impuissance il lève, comme l'oiseau, ses yeux vers le ciel ; et négligeant les affaires d'ici-bas, il passe pour un insensé.⁽⁴⁷⁾

En somme, fixer le ciel est une caractéristique de l'homme « insensé » qui ne s'attache qu'aux choses divines. En faisant tourner sa tête vers le haut à son fou, Nodier ne tente-t-il pas d'évoquer la folie divine de la théorie platonicienne ? En effet, cet écrivain termine l'histoire d'« Une Heure » par cette phrase :

Pauvre fou ! dis-je tout haut, que sont maintenant, au prix de tes découvertes, les vaines sciences de la terre ? Il n'y a rien d'obscur pour toi dans tant de merveilles qui font l'étonnement des sages ; et si quelque nuage a voilé tes jours, tu t'en es affranchi comme cette étoile, pour reprendre, dans une nouvelle vie, ta première gr[â]ce et ta première beauté.⁽⁴⁸⁾

L'étoile dans le ciel, vers laquelle le fou veut s'envoler, est un lieu si sublime qu'il pourrait reprendre sa « première grâce » et sa « première beauté », qui chez Platon sont acquises dans l'Idéal. Il est possible d'affirmer qu'en écrivant une « nouvelle vie » Nodier évoque un autre monde sublime que la terre. Comparées à la découverte d'un tel monde supérieur, les sciences de la terre, qui ne sont qu'une copie vaine de l'Idéal dans la pensée platonicienne, ne peuvent avoir que peu d'importance. Le fou ou l'âme du fou s'envolent ainsi vers la sphère sublime et spirituelle en s'affranchissant du monde matériel. En somme, pour Nodier le fou est le « symptôme d'une sensibilité plus énergique » et « propr[e] à percevoir

l'inconnu »⁽⁴⁹⁾.

Conclusion

Nodier en ayant recours à la mélancolie a rendu ainsi la folie littéraire et poétique. Le fou d'« Une Heure » est un personnage en qui nous pouvons trouver la « dualité » de la folie, sa dimension pathologique et sa dimension littéraire, supérieure. En apparence, il présente des symptômes physiques que les médecins contemporains de Nodier définissent comme des caractéristiques du délire, cependant, sa posture orientée vers le ciel et ses larmes, qui créent une atmosphère lyrique, rapprocheraient le protagoniste d'« Une Heure » plutôt du côté littéraire. Nodier présente le fou comme un homme ayant l'âme avide, qui cherche un autre endroit divin caché à la science et aux yeux des hommes qui vivent sur la terre. À travers cela, l'écrivain ne souhaite-t-il pas dévoiler l'existence du monde d'au-delà que perçoivent uniquement les hommes clairvoyants comme les fous?

Or, lorsqu'on met en évidence la mélancolie, on comprend plus précisément l'esprit préromantique. L'idée sur laquelle Nodier fonde son éloge de la folie s'appuie sur la théorie platonicienne. Chez Platon, la folie est certainement présentée comme un chagrin vif à cause de son incapacité à parvenir à l'endroit haut et idéal. Néanmoins, Nodier met davantage en avant l'aspect élégiaque de l'homme. Il est possible de prétendre qu'une telle tendance correspond bien à ce que Madame de Staël, par exemple, affirme, à savoir que dans les discours des philosophes grecs sur les affections de l'âme, il manque, selon elle, la « mélancolie » comme « puissance pour faire naître l'émotion » du lecteur⁽⁵⁰⁾. À travers nos études sur Nodier, qui ont ajouté clairement à la théorie de Platon sur la notion de folie l'idée de l'atmosphère languissante, nous avons maintenant la possibilité d'examiner l'importance de la notion de mélancolie du XIX^e siècle dans le thème de la folie, et dans la réception de la philosophie platonicienne.

Notes

- (1) Georges Gusdorf, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale*, 10 vol., Paris, Payot, 1966-1985, t. XII, *Le Savoir romantique de la nature*, 1985 ; *Id.*, *Le Romantisme*, 2 vol., Paris, Payot, 1993, t. II, *L'Homme et la nature*, p. 136.
- (2) Virginie Tellier, *L'X de la parole. Essai sur le discours du fou dans le récit romantique européen*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 10.
- (3) *Ibid.*, p. 12.
- (4) Max Milner, *Littérature française : le romantisme, 1820-1843* [dir. Claude Pichois, Paris, Arthaud, 1968], réédité en 1973 ; Max Milner et Claude Pichois, *De Chateaubriand à Baudelaire, histoire de la littérature française*, Paris, Flammarion, 1999, p. 149.
- (5) « Une Heure, ou la Vision », dans *Les Tristes, ou Mélanges tirés des tablettes d'un suicide* [sans nom d'auteur], publiés par Charles Nodier, Paris, Demonville, 1806. Nous désignerons cette nouvelle par « Une Heure ».
- (6) Marcel Raymond, *Romantisme et rêverie*, Paris, José Corti, 1978, p. 86.
- (7) Paul Bénichou, *L'École du désenchantement* [Paris, Gallimard, 1992] dans *Id.*, *Romantismes français*, 2 vol., Paris, Gallimard, 2004, t. II, p. 1532.
- (8) Tony James, *Vie seconde [Dream, Creativity and Madness in Nineteenth-Century France]*, Oxford, Clarendon Press, 1995], trad. Sylvie Doizelet, Gallimard, 1997 ; Juan Rigolie, *Lire le délire : aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^e siècle*, préface par Jean Starobinski, Paris, Fayard, 2001 ; *Paradigmes de l'âme, littérature et aliénisme au XIX^e siècle*, eds., Jean-Louis Cabanès, Didier Philippot et Paolo Tortonesi, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2012.
- (9) Jean Thuillier, l'article : « Psychiatrie » dans *La Folie : histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 97. Plus précisément, le mot « psychiatre » apparaît en allemand en 1802 sous la plume du médecin berlinois J. C. Reli, mais le terme « psychiatrie » n'est signalé qu'en 1846 en français, remplaçant alors celui de « médecine mentale » employé jusqu'alors (*Ibid.*, p. 682). Afin de reconstituer l'histoire de la folie, nous nous fonderons particulièrement sur *La Folie* de Jean Thuillier et également sur les travaux de Claude Quétel, historien et auteur de *L'Histoire de la folie* (2009), plutôt que sur *L'Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) de Michel Foucault. L'ouvrage de Michel Foucault fait encore autorité aujourd'hui, mais Claude Quétel, qui souhaitait dresser une « pure » histoire et non pas une « histoire philosophique », a tenté de nuancer les enquêtes en remontant à l'Antiquité. (Jean Thuillier, *La Folie*, *op.cit.* ; Claude Quétel, *Histoire de la folie : de l'Antiquité à nos jours* [Tallandier, 2009], rééditée en 2012 ; Michel Foucault, *Folie et déraison, histoire*

de la folie à l'âge classique [thèse de doctorat en littérature et science humaine, l'Université Paris-Sorbonne, 1961], Plon, 1961 ; *Id.*, *Histoire de la folie à l'âge classique* [Gallimard, 1972, réédition de l'ouvrage publié chez Plon en 1961 avec une nouvelle préface qui remplace la précédente], réédité en 1992).

- (10) Samuel Auguste André David Tissot, *Traité de l'épilepsie*, Lausanne, A. Chapuis, 1770, p. 2.
- (11) « Une Heure », p. 63.
- (12) Claude Quétel, *op.cit.*, pp. 209-217. Yves Pélicier, *Histoire de la psychiatrie*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 60.
- (13) Philippe Pinel, *Nosographie philosophique, ou la Méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, 2 vol., Maradan, 1798. Sauvage distingue l'état de la folie en huitième classe dans sa *Nosologie méthodique* et (François Boissier de Lacroix de Sauvages, *Nosologie méthodique* [*Nosologia Methodica* [en latin], Paris, Hérissant le fils, 1763], trad. Nicolas Pierre François, Paris, Hérissant le fils, 1770-1771). Cullen, afin de classer le degré de l'aliénation de l'esprit, suit scientifiquement les méthodes de Carl von Linné (1707-1778), naturaliste suédois qui a fondé les bases du système de la nomenclature binominale (Jeans Thuillier, *op.cit.*, p. 75).
- (14) Certes, cette gravure ne représente pas le fou du début du XIX^e siècle époque où « Une Heure » paraît, mais celui de trente-deux ans après sa parution, cependant, comme Claude Quétel le constate, les autres gravures qui se trouvent dans *Des Maladies mentales* représentent le traitement de 1793 (Claude Quétel, *Images de la folie*, Paris, Gallimard, 2010, p. 90). Il est donc possible d'imaginer le patient fou de la fin du XVIII^e siècle et celui du moment de la parution d'« Une Heure » à travers cette gravure où le patient a l'air violent.
- (15) « Une Heure », pp. 61-62.
- (16) *Ibid.*, p. 68
- (17) « Vaste établissement au midi de Paris, servant à la fois d'hospice pour les vieillards indigents et pour les aliénés, et de prison pour les condamnés ». Bicêtre est pour les hommes et la Salpêtrière, un autre grand asile, pour les femmes (L'Article : « Bicêtre » dans *Dictionnaire des dates des faits, des lieux et des hommes historiques ou les Tables de l'histoire : répertoire alphabétique de chronologie universelle*, 2 vol., dir. M. A.-L. d'Harmonville, Paris, Alphonse Levavasseur et Cie, 1842-1843, t. I, 1842).
- (18) « Une Heure », p. 71.
- (19) Philippe Pinel, *op.cit.*
- (20) L'Article : « Mélancolie » dans Napoléon Landais, *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français*, troisième éd., 2 vol., Paris, Bureau Central, 1836, t. II. Nous

soulignons. D'ailleurs, depuis l'antiquité, on croit que la mélancolie est un état maladif comme son étymon grec « *melagkholia* (μελαγχολία) », qui signifie la « bile noire », l'indique. La « bile noire » est une des quatre humeurs humaines selon la théorie des humeurs, et est la maladie résultant de l'excès de la bile noire (Jean Starobinsky, *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900* [thèse de doctorat en médecine, l'Université de Lausanne, 1959] ; dans *Id.*, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 21).

- (21) L'Article : « Mélancolie » dans *Dictionnaire de l'Académie française*, sixième éd., 2 vol., Paris, F. Didot frères, 1835, t. II.
- (22) Charles Nodier, *La Fée aux Miettes, Œuvres complètes de Charles Nodier*, 12 vol., Paris, Renduel, 1832-1837, t. IV, 1832, p. 375.
- (23) *Ibid.*
- (24) Charles Nodier, *Les Proscrits*, Paris, Lepetit et Gérard, 1802, p. 27.
- (25) *Ibid.*, p. 18 ; p. 20.
- (26) Charles Nodier, *Le Peintre de Saltzbourg, journal des émotions d'un cœur souffrant*, Paris, Maradan, 1803, p. j.
- (27) Esquirol a d'ailleurs reconnu un attachement particulier de la littérature à la mélancolie dont elle fait un usage qui diffère de la conception de la mélancolie pathologique dans le domaine médical : « le mot mélancolie, consacré dans la langue vulgaire pour exprimer l'état habituel de tristesse de quelques individus, doit être laissé aux moralistes et aux poètes, qui dans leurs expressions, ne sont pas obligés à autant de sévérité que les médecins » (Jean-Étienne Esquirol, *op. cit.*, t. I, p. 399).
- (28) Charles Nodier, *Les Proscrits*, *op.cit.*, p. 16. Ce livre est présenté comme le « souvenir » de l'auteur (*Ibid.*, p. 9). Nous pouvons donc dire que c'est un propos de « je », auteur de ce livre, c'est-à-dire Nodier.
- (29) Certes, comme James S. Patty, l'auteur de *Dürer in French Letters*, le remarque aussi, Nodier mentionne rarement le peintre de *Melancholia I*. Cependant, d'après James S. Patty, Nodier écrit un article dans lequel il cite le nom de Dürer : « (...) invention d'abord sortie de la mélancolie mystique de l'Allemagne, et devenue le type d'un grotesque effrayant dans les inspirations sombres et bouffonnes d'Holbein et d'Albert Durer [sic] » (Taylor et Charles Nodier, « Album pittoresque de la France, La Chaise-Dieu », *La France littéraire*, t. XI, 1834, pp. 108-122, p. 119 ; James S. Patty, *Dürer in French Letters*, Paris : Genève, Champion-Slatkine, 1989, p. 287).
- (30) « Une Heure », p. 59. Nous soulignons ; *Ibid.*
- (31) Charles Nodier, *Les Proscrits*, *op.cit.*, p. 20.
- (32) « Une Heure », pp. 59-60.

- (33) Charles Nodier, « Préface » dans *Les Tristes*, *op.cit.*, pp. 10-11. Nodier montre qu'il admirait Chateaubriand, aussi Senancour (1770-1846) et Jean-Antoine Gleize (1773-1843) en disant ainsi : « Lisez les productions immortelles de ce Chateaubriand qui a parlé de la Religion dans le style d'Isaïe de Milton et de Bossuet ; et s'il est vrai, comme il l'a dit quelque part, que les grands hommes aient raconté leur histoire dans leurs ouvrages, osez le reconnaître dans ce triste et sublime *René*, qui n'est encore, tout admirable qu'il est, qu'une faible esquisse de lui-même (. . .) / Lisez les belles pages de Ballanche et *les Nuits Élyséennes* de Gleizes, fragments presque informes de quelque riche conception qui se prépare dans leur cœur ; et ne dédaignez pas une ébauche de Michel Ange, parce qu'elle n'est qu'une ébauche. / Lisez l'*Obermann*, et les *Réveries* de Sénancour, et plaignez un écrivain, qui a si bien senti la nature, de n'avoir pas senti Dieu ». Pour ce qui est de Chateaubriand et Gleizes, Nodier les rencontre dans une société secrète dans lequel Nodier appartenait de 1802 à 1803 : « C'est là que Chateaubriand vient quelquefois étudier la poésie du désert que Lebrun remonte sa lyre, que Hüe esquisse ses marines, et Glaize ses poèmes » (Charles Nodier, *Correspondance de jeunesse*, éd. Jacques-Remi Dahan, 2 vol., Genève, Droz, 1995, t. I, p. 185). Cette société s'appelle *Méditateurs* ou *Illuminés des arts* ou bien *Observateurs de l'homme* (*Ibid.*, t. I, p. 184). Elle est constituée par les peintres, élèves de David, Maurice Quai, Alexandre Hüe, les frères Jean-Kerre, Pierre et Joseph Franque et Lucile Franque. (Léonce Pingaud, *La Jeunesse de Charles Nodier : Les Philadelphes* [Besançon, Dodivers, 1914], Genève, Slatkine Reprints, 1977 ; Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830* [1973, Paris, José Corti, 1985], dans *Id.*, *Romantismes français*, *op. cit.*, t. I, chap. intitulé « Le premier Nodier et les « Méditateurs » » ; Jacques-Remi Dahan, « Nodier et les Méditateurs. Notes bibliographiques » dans *Id.*, *Visage de Charles Nodier*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008, pp. 143-161.)
- (34) François-René de Chateaubriand, *Génie du christianisme, ou Beautés de la religion chrétienne*, 5 vol., Paris, Migneret, 1802, t. II, livre IV : « Suite de la poésie dans ses rapports avec les hommes, *suite des Passions* : René », p. 173.
- (35) L'Article : « Mélancolie » dans L.-J.-M. Carpentier, *Le Gradus français, ou Dictionnaire de la langue poétique, précédé d'un nouveau traité de la versification française et suivi d'un nouveau dictionnaire des rimes*, Paris, A. Johanneau, 1822.
- (36) « Une Heure », p. 62.
- (37) *Ibid.*
- (38) *Ibid.*, p. 64. Nous soulignons.
- (39) *Ibid.*, p. 71. Nous soulignons. La relation entre ces deux verbes, « venir » et « aller »

est soulignée dans la thèse de Roselyne Villeneuve (Roselyne de Villeneuve, *La Représentation de l'espace instable chez Nodier*, Paris, Honoré Champion, 2010, chap. I : « Formes verbales et instabilité spatiale », sous-chap. IV : « Infinitif associé à « aller » ou « venir » et instabilité spatiale »).

- (40) Comme la note 33 le montre, Nodier a lu des œuvres de Senancour.
- (41) Jean-Antoine Gleize, *Les Nuits élyséennes*, Paris, P. Didot, 1800, p. 44.
- (42) Pour le fait que Nodier a été inspiré de Senancour, voir la note 33.
- (43) Étienne de Senancour, *Rêveries sur la nature primitive de l'homme, sur ses sensations, sur les moyens de bonheur qu'elles lui indiquent, sur le mode social qui conserverait le plus de ses formes primordiales, par P. . . . Senancour*, 2. vol., Paris, de La Tynna, 1797, t. I, pp. 9-11.
- (44) *Ibid.*, t. I, p. 9.
- (45) *Ibid.* Nous soulignons.
- (46) *Ibid.*, p. 62.
- (47) Platon, *Phèdre* [Φαῖδρος], dans *Œuvres de Platon*, trad. Victor Cousin, 13 vol., Paris, Pichon et Didier, 1831, t. VI, 249 d-e, pp. 55-56. (Dans la traduction de Cousin de l'édition de 1831, il n'y a pas de pagination de Stephanus, nous mettrons donc aussi le numéro des pages). Ce philosophe hérétique reconnaît notamment deux types de folie : la folie « humainemaladive » causée par les maladies humaines et la folie « divine inspirée » provoquée par les dieux. Dans *Phèdre*, il fait dire à Socrate : « nous avons distingué deux espèces de délires : l'un causé par des maladies humaines, l'autre par une inspiration des dieux (. . .) » ; l'autre est donc « *furor* » ou « manie ». Platon montre aussi ces quatre formes du délire dans l'*Ion* : « le premier est le poétique, le second mystique, le troisième prophétique, le quatrième est l'affection amoureuse » (nous avons cité ce texte dans *Anthologie de l'humeur noire : écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'« Encyclopédie »*, textes choisis, établis, présentés et annotés par Patrick Dandrey, Paris, le Promeneur, 2005, p. 482).
- (48) « Une Heure », pp. 75-76.
- (49) *Ibid.*, p. 74.
- (50) Germaine de Staël-Holstein, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, vol. 2, Paris, Maradan, 1800, t. I, p. 152.